

le sérail ; mais il ne sut pas le conserver : le docteur*** s'était mis à faire de la propagande en civilisation. Il voulait que le sultan se fit chrétien, ou pour le moins qu'il accordât la liberté de conscience aux Grecs et aux Juifs qui forment les deux tiers de la population. Cette idée était fort raisonnable, mais elle déplut, et fit expulser l'audacieux missionnaire.

J'étais assis à table auprès du docteur***, qui se mit à me développer ses utopies ; moi, qui étais fort occupé d'apaiser ma faim, je ne répondis d'abord que par des signes de tête. Enfin j'eus le malheur de manifester quelques doutes sur la doctrine turco-chrétienne : mon homme, irrité, se prit à me quereller sérieusement ; mais j'évitai de nouveau ce danger par une habile manœuvre : j'interpellai le voyageur allemand au sujet de son Jourdain. L'étranger prit feu à l'instant même, et manifesta son indignation contre la mer Morte. Le docteur avait voyagé dans la Palestine ; il traita de fou, ni plus ni moins, le rêveur germanique ; bref, la querelle s'échauffa entre les deux rivaux, et, grâce à cette diversion, je pus dîner tout à mon aise. Le repas terminé, la contestation devint encore plus vive ; et elle continuait le lendemain matin, lorsque je me rembarquai à bord du *Lycurgue*. On y faisait déjà les apprêts du départ ; en vain je fis observer au commandant qu'un de nos compagnons était en arrière ; nous quittâmes la rade de Malte, et notre pauvre Allemand se vit réduit par son amour pour le Jourdain à attendre le bateau suivant.

Le surlendemain nous touchâmes à Smyrne, puis nous traversâmes le détroit des Dardanelles : les deux châteaux bâtis de chaque côté par Mahomet II ne pourraient plus empêcher les grands vaisseaux de guerre de franchir ce passage, jugé si difficile par le conquérant de Constantinople.

Plus nous avançons vers la capitale de l'empire ottoman, plus mon cœur battait d'impatience ; car je savais que des merveilles allaient apparaître à mes yeux. Enfin nous arrivâmes à bord, mon admiration ne fut pas complète ; le spectacle est magnifique, mais il y règne une certaine confusion : on ne sait point distinguer assez l'emplacement du port, que l'on confond avec le Bosphore ; Péra, placé en regard de la pointe du sérail, semble faire partie de la ville. Cette confusion, dis-je, est sensible pour tout le monde ; tandis qu'à Naples on embrasse de tout d'un seul coup d'œil l'étendue de la baie, et l'on se rend compte de tout.

Nous débarquâmes près de la douane, et je me fis consentir à loger avec sécurité. J'avais lu dans tous les livres écrits par les voyageurs que les ambassadeurs des puissances chrétiennes résidaient dans ce faubourg, qu'il y avait leurs hôtels, et que c'était enfin une ville semblable à celles de France ou d'Italie. Je m'étais même figuré les rues de Péra un peu isolées et garnies de somptueuses demeures, comparables à celles de la rue de Grenelle ou de la rue de Varennes à Paris.

En sortant de la douane, je traversai un marché rempli d'une foule compacte ; cette foule ne se composait que d'hommes, habillés tous de diverses manières, barbotant au milieu d'immondices. Jamais je n'avais vu autant d'ordures rassemblées sur le pavé. Au sortir de ce marché, j'arrivai à une rue où trois hommes ne pourraient pas marcher de front ; il fallut l'escalader en quelque façon, tant la rampe est raide.

Nous montâmes ainsi pendant une demi-heure au moins, nous atteignîmes le plateau qui couronne cette hauteur, et nous nous trouvâmes dans la partie la plus délicieuse de Péra. Ici la boue, au lieu de couler, est stagnante dans d'immenses trous. Les hôtels des ambassadeurs sont bâtis sur le penchant de la montagne ; de sorte qu'on ne les aperçoit pas, et l'on ne voit dans cette longue rue de Péra que des boutiques de cordonniers, de tailleurs et de marchands de nouveautés ; ces boutiques, la plupart très-petites, sont louées à des prix énormes ; aussi les voyageurs payent-ils au poids de l'or les moindres objets.

Un spectacle auquel je n'étais nullement préparé vint à ce moment frapper mes yeux : je vis déboucher d'une espèce d'allée une troupe d'enfants marchant à la file les uns des autres, les bras croisés sur la poitrine et les mains sous les aisselles, comme on les voit dans nos villes de France : c'étaient les élèves des Ecoles chrétiennes qui sortaient des classes, conduits par quatre ou cinq frères, à la figure calme et tranquille. Ces frères, nullement étonnés d'être transportés si loin de leur patrie, gouvernaient ces enfants avec autant de sécurité qu'ils l'auraient fait à Orléans ou à Tours.

Nous étions alors dans une espèce de carrefour bordé d'un côté par un cimetière, et de l'autre par le *Téké*, ou couvent des derviches tourneurs. Tout à coup apparaît un cavalier, suivi de plusieurs autres ; il arrivait du haut de la rue de Péra, j'allais donc à sa rencontre. Il était vêtu d'une redingotte bleue, sans ornements aucuns ; mais son cheval, un des plus magnifiques que j'aie jamais vus, était richement harnaché. Il arrêta le beau coursier pour ne pas couper la double file des enfants conduits par les frères ; or, ce cavalier, c'était le sultan.

Il arrive très-souvent que les voyageurs restent à Constantinople des mois entiers sans pouvoir jouir de la vue du souverain, et moi, par un hasard inouï, je le rencontrai sous mes pas une demi-heure après mon arrivée.

Profitant des indications que l'on m'avait données, je me fis conduire dans une modeste auberge tenue par une dame française, et dont les prix convenaient très-bien à la modestie de mes ressources : Péra possède dans son sein des hôtels dont la cherté passe toute croyance. Mon hôtesse habite Constantinople depuis quarante-six ans ; on pourrait faire de très-jolies mémoires sous sa dictée. Les hommes ne peuvent écrire rien de complet sur les mœurs turques, puisque l'entrée de beaucoup de lieux est interdite à notre sexe ; mais les femmes vont partout, et ce n'est que d'après leur indication que l'on peut se procurer quelques détails sur les harems.

La colonie chrétienne de Péra vit comme en Europe ; les ambassadeurs, les consuls et les riches négociants reçoivent le soir. Toutefois, le voyageur nouvellement débarqué doit se munir de trois choses, s'il veut aller dans le monde. La première est une paire de bottes, larges et très-hautes, que l'on met par-dessus sa chaussure et son pantalon, faute de quoi l'on arriverait les jambes couvertes de boue, et l'on ne pourrait être reçu dans des appartements dont le luxe principal consiste en riches tapis. On voit fréquemment dans les vestibules plusieurs rangs de ces bottes, qui attendent leurs maîtres à la sortie. Le second objet est une lanterne ; elle vous est encore plus indispensable que les bottes, car si vous avez le malheur de sortir sans être muni de ce falot, vous êtes arrêté par un factionnaire